

Des ronds dans l'eau



Brigitte Vanez

Des ronds dans l'eau

Éditions APARIS – Edifree
93200 Saint-Denis – 2011

www.edifree.com

Editions APARIS – Edifree

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : infos@edifree.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-5759-2

Dépôt légal : Janvier 2011

© Brigitte Vanez

L'auteur de l'ouvrage est seul propriétaire des droits et responsable
de l'ensemble du contenu dudit ouvrage.

CHAPITRE 1

Cinquante années de ma vie et pas une ride sur mon vécu, mes souvenirs mes joies et mes peines.

Je suis l'avant dernière d'une famille de quatre enfants, à mon grand regret, j'ai toujours eu l'impression d'être un vilain petit canard.

J'étais une petite fille curieuse de la vie, aux pommettes saillantes, les yeux grands ouverts sur tout ce qui bouge. Je jouais aussi bien à la poupée qu'aux billes. J'avais un petit côté chef de bande un garçon manqué en quelque sorte, malgré cette apparence de petite fille modèle, toujours propre sur elle, les cheveux bien coiffés.

Je jouissais pleinement chaque instant de mon existence. Mes frères et sœur étaient beaucoup plus réservés que moi, nous n'avions aucun point commun.

L'ambiance était bonne dans l'ensemble, chacun ses occupations, ses loisirs. Mes parents, des gens très simples, mon père mineur et maman femme au foyer, soumise par la force des choses.

La maison, d'une propreté irréprochable, un mélange d'odeur de soupe de légumes, des épiluchures de pomme sur le feu, de cire d'abeille imprégnaient chaque pièce et envahissaient nos sens et quelque part nous sécurisaient, nous nous sentions très bien chez nous.

Des plantes vertes dans l'entrée, des cadres sur les murs, des portraits installés sur le meuble de la salle à manger. L'intérieur d'une maison de la famille classique, gentille et sans histoire.

Dans notre façon de vivre, jamais d'imprévu. Les jours se suivaient et ne changeaient guère. Mon jour préféré était le dimanche, nous sortions nos plus beaux vêtements et nos chaussures vernies. Dès le matin nous nous mettions sur notre plus bel appareil pour nous rendre à la messe.

Les grands parents nous rendaient visite et partageaient le bouillon et les tartes sucrées. L'après midi les adultes se mettaient autour de la table de la salle à manger et participaient à leur jeu préféré (les cartes), nous les enfants à notre plus grande joie, nous allions jouer dans le jardin, notre imagination était débordante tant sur le plan physique qu'intellectuel, en respectant comme c'était l'usage, la propreté de nos habits du dimanche. J'avoue que parfois c'était assez limite.

Le soir arrivé, ce jour là nous avions le droit de regarder la télévision, une heure avant le souper c'était vraiment un privilège que l'on attendait avec impatience. Puis le soir venu, un chaudron chaud sur le poêle à charbon nous attendait pour la toilette, maman nous frottait le corps et le visage tellement fort que la fatigue se faisait sentir spontanément, une

fois le pyjama enfilé et le bonne nuit du soir, notre lit était le bienvenu, et dans ma petite tête je me sentais très heureuse et remerciais par mes prières chaque bons moments passés auprès des miens.

Tous les matins l'odeur du café et du rhum que prenait papa avant d'aller travailler me réveillait et plein de tendresse envahissait mon esprit, ma journée commençait très bien j'étais une petite fille heureuse et comblée. Papa aimait assez mon caractère gai et imprévisible nous étions assez complémentaires, je pense que j'étais très reconnaissante de ce que je vivais auprès de lui et le montrais aisément par des sourires, des câlins, et beaucoup de tendresse. Tous les deux aimions la musique et les histoires drôles, mon spectateur préféré lorsque je le faisais le clown. Maman n'avait pas le temps pour tout ça et à mon âge du haut de mes cinq ans je ne pouvais imaginer tout le travail que représentait une famille telle que la notre.

Mes parents étaient d'origine espagnole, des gens très fiers, simples d'une éducation faite sous le respect d'autrui. Papa très courageux malgré ses problèmes de santé, j'avais mal pour lui lorsque je le voyais essoufflé ou mal à reprendre sa respiration, il avait la maladie que beaucoup de mineurs souffraient à cette époque, la Scélicose. En fait ses poumons étaient noirs de charbon.

Donc plus d'oxygène. J'étais très souvent spectatrice de ces crises. Maman était très proche de lui et l'entourait du mieux qu'elle pouvait. Malgré leurs 15 ans de différence, l'entente était et paraissait très bonne, aucune scène de violence ou de dispute ne venaient déstabiliser notre vie familiale.

Les jours passent, les années, toujours dans un équilibre serein, plein de tendresse et d'amour. On s'imagine que toute notre vie va se dérouler comme ça.

Jusqu'au jour du 14 décembre, l'année de mes 8 ans papa, après un gros malaise ne se réveillera plus. Du monde dans la maison, des va et viens, des cris des pleurs, maman effondrée avait peine à retrouver son souffle. Je comprenais et refusait la réalité, une curiosité me poussait à aller voir ce qui se passait dans la chambre de mes parents. Par la porte entrouverte, je vis le corps de mon père étendu sur son lit, un mouchoir blanc lui couvrait son visage, pour la première fois je voyais un mort et cet homme qui partageait tous les moments de notre vie, et plus rien en 1 minute, mon regard, bloqué choqué paralysé par ce constat, ma respiration lente, je bougeais malgré moi, quand tout à coup une immense tristesse envahit mon esprit, « je n'avais plus de papa » comment allons nous faire pour continuer à vivre sans lui, et maman que va-t-elle devenir, toutes ces questions se bousculaient dans ma tête.

Que de larmes versées ce jour là. Notre existence allait totalement changer, surtout celle de maman, qui se retrouvait seule avec quatre enfants, sans ressource, c'est à ce moment là que je compris que les jours se suivent mais ne se ressemblent pas. Les mois suivirent, les difficultés affectives et financières commencèrent. Par la force des choses nous nous retrouvions mes frères et sœur placés dans la famille, le temps que maman reprenne ses esprits et accuse le choc. Moi j'étais chez une tante qui ne manifestait aucune tendresse ni de pitié à mon égard. Je venais

déranger sa petite vie, elle était dure, méchante grosse et laide, je passais la plupart de mon temps dans une petite chambre lugubre les volets fermés et comme seule lumière, une lampe de poche.

Je ne partageais jamais les repas avec sa famille, elle me donnait des tartines et une pomme, pour elle s'était suffisant, j'entendais leur conversation genre (c'est déjà bien qu'on ai pris sa gosse pour la dépanner, elle ne va pas faire sa loi ici) etc. Etc. Après quelque mois de galère dans cette maison morbide je repris le chemin du retour chez nous, enfin c'était vite dit, lorsque je vis maman elle me paraissait affaiblie et triste.

Elle m'annonça ses décisions pour la rentrée, qu'étant donné sa situation nouvelle, dans les premiers temps elle ne pouvait nous garder tous avec elle.

Mon plus grand frère allait vivre chez notre grand-mère à la campagne, pour son plus grand plaisir, c'était une femme adorable, qui n'avait que d'éloge pour lui.

Ma sœur et mon petit frère eux restèrent auprès de maman. Quant à moi la décision était prise, j'allais en pension. Le ciel me tomba sur la tête, je n'étais pas prête à vivre sans les miens.

Malgré mes cris, mes pleurs, mes malaises rien ne lui fit changer d'avis. Pourquoi moi ! je suis trop petite, tétanisée je ne voyais aucune solution pour la faire désister. Je suis sûre que mon père n'aurait apprécié cette décision.

Les encouragements tombaient dans tous les coins, « tu verras tu seras bien, tu te feras des copines, nous irons te voir très souvent, tu reviendras tous les dimanches etc.

Mais rien ne combla ce vide en moi, ainsi que mon angoisse. Je me sentais rejetée et très seule.

Vint le jour de la rentrée, ma petite valise à la main et de l'autre celle de maman, impossible de me détacher d'elle. L'internat se trouvait à ARRAS, l'horreur devant moi, le cœur encore gros et les yeux plein de larmes, se dressait ce lieu qui allait devenir ma résidence secondaire.

Un immense bâtiment sombre, lugubre, entouré de grands châtaignés qui empêchaient le soleil de pénétrer dans ce lieu, se tenait devant moi une grande porte en bois, avec les inscriptions SAINTE FAMILLE, c'était la grande entrée des artistes. J'avais l'impression d'être une détenue qui venait purger sa peine.

Ce que m'avait caché ma mère, c'est qu'en réalité cet établissement était un couvent.

Dans les couloirs, déambulaient des ombres habillés de longues robes noires, le visage entouré d'une cornette blanche, leurs expressions cruelles et sévères se manifestaient dans leurs regards ainsi que sur leur bouche.

Les mains croisées, elles marmonnaient quelque chose, en fait elles priaient.

Après une scène de séparation déchirante, un nœud à la gorge, tremblante de peur et d'angoisse, maman me laissa entre leur main, je crois que je n'ai jamais eu autant de peine de toute ma vie.

Je vous défends de pleurer me disait-elle, vous êtes dans la maison de Dieu. En fait pour moi c'était du lard et du cochon.

Une tenue réglementaire nous était remise des notre entrée. Jupe bleue marine, chemisier blanc,

veste bleu marine, chaussures en cuir noir semelles de crêpe, et pour couronner le tout, un béret noir que nous devions porter à chaque récréation ainsi qu'en dehors du pensionnat, par respect soit disant, mais surtout pour cacher nos cheveux, d'après elles c'était une base d'hygiène.

J'ai oublié, le cadeau de bienvenu, était un missel écrit totalement en latin, coupure immédiate avec le monde extérieur.

Lorsque je vis les dortoirs, alors là la stupeur, une immense pièce, les murs peints de couleur claire, une grande croix juste au dessus de nos lits, je me crus dans un hôpital, glacial impersonnel sans vie. A chaque bout de lit sur le sol, un pot de chambre pour les besoins nocturnes. Inutile de vous dire le bruit que ça faisait quant il vous prenait une soudaine envie de faire pipi, sans compter la gymnastique qu'il fallait faire pour viser juste et se recoucher sans réveiller les autres élèves.

Les lavabos, le réfectoire, les classes, tout était fonctionnel le reflet exact des âmes qui l'habitaient.

Sombres, lugubres malsains je dirais.

De plus, je me sentais doublement mal, ce collège était fréquenté que par des filles de bourgeois et de gros riches. Moi l'orpheline, j'étais montrée du doigt, des ricanements se faisaient entendre derrière mon dos, à leurs yeux j'étais une pauvre demeurée. Elles avaient toutes de l'argent de poche moi non, lorsque le vendeur de bonbons passait à la cantine, pendant qu'elles se faisaient une joie d'en acheter, pour ne pas montrer ma gêne, je débarrassais les tables, je ne voulais pas subir leurs réflexions désobligeantes ainsi je cachais ma pauvreté en me rendant utile, ce qui

n'empêchait pas mon pincement au cœur, et mon immense chagrin de ne pas être comme les autres. Mon dieu que j'étais mal.

Cette petite fille, souriante aux joues rouges, au regard pétillant mourrait petit à petit, il ne restait plus qu'une ombre pale, la tête dans les épaules, le regard livide, la peur au ventre. Peur du regard des autres.

Ça c'est une chose, mais je ne compte pas les sévices physiques qu'une bonne sœur m'infligeait pratiquement journellement, j'étais sa tête de turc, des coups de pied dans les chevilles, des claques dans la nuque, des pincements d'oreille, et surtout des coups de fourchette sur la main, c'était sa façon de me dire « tenez vous bien à table » pour ma joie, j'étais toujours assise à coté d'elle à chaque repas, en bout de table.

Il faut dire, que régulièrement, nous avions des leçons de maintien et de savoir vivre, ça faisait parti des règles de ce pensionnat.

Les rires de mes frères et sœur me manquaient terriblement. Je recherchais en vain les repères d'un climat familial.

Si par mégarde mon regard se posait sur une scène de gens heureux ou entendre les cris des enfants jouant auprès de leur parent, la haine montait en moi, et me mettais à les détester au plus profond de moi-même.

Et dans ma tête, mille et une questions :

Pourquoi moi ? Je n'ai jamais rien fait à personne, tout ce que je voulais était simple, aimer évoluer dans un monde d'amour auprès des miens.

Le destin en a voulu autrement, mon père n'était plus et il me manquait énormément, j'aimais beaucoup sa présence, je me sentais importante auprès de lui, il m'emmenait à ses séances de musique (sa fanfare)

Là je pouvais l'admirer dans son costume de parade. Il avait un coté artiste que j'appréciais tout particulièrement, il disait que j'étais son rayon de soleil.

Lorsque les vacances scolaires arrivaient, je devenais une folle dingue, je rentrais à la maison pour un moment et ces moments là je les bichonnais et faisais en sorte qu'ils durent le plus longtemps possible.

Mais l'ambiance n'était plus la même, maman n'était plus la même, toujours aussi présente mais plus distante avec moi qu'avec les autres, avais je changé ? Je ne manquais de rien, j'avais besoin de tendresse et de câlin, ma demande était devenue plus qu'essentielle, elle était vitale.

Passer 2 ans dans cette pension, un univers plus que sordide, impersonnel et malsain, ce couvent respirait le faux bonheur ou les seuls loisirs furent les prières en latin, prier pour les autres, pour le monde, les guerres, les malheureux, et moi dans tout ça j'étais quoi ? Une marionnette qui déambuler à la rechercher de quelqu'un ou quelque chose.

J'étais punie plus qu'à mon tour, je me souviens un matin d'hiver, pendant un court de français, une religieuse très en colère demanda à la classe pourquoi il manquait des craies au tableau, bien sur personne ne répondit, son regard fut instantané, c'était dans ma

direction et d'un ton sec et dur une phrase sortie de sa bouche toute pincée et me dit « il faut bien une coupable » me montrant du doigt ! (vous mademoiselle, à chaque récréation vous me ramasserez les feuilles dans la cour et courrez les mains sur la tête et interdiction de vous adressez aux autres). J'entendis des ricanements dans mon dos, encore une fois je paraissais ridicule, mais si j'avais riposté une pénitence m'aurait été infligée en plus, je n'avais plus qu'à obéir le cœur serré et la haine qui envahissait tout mon être, alors je m'exécutais sans dire un mot.

Je ne compte pas toutes les fois, je me retrouvais dans le couloir de la véranda qui menait dans les classes, endroit glacial, des stalactites et glaçons collés aux vitres, mon assiette sur le rebord je devais manger debout, parce que j'étais bruyante dans ma façon de déglutir, des excuses elle en trouvait à la pelle, je dérangeais vraiment, j'étais la tête de turc, ni plus ni moins.

Au fil des mois, je perdais ma force morale, physique et intellectuelle.

Tout était cinéma, comédie dans ce monde pourri des bourgeois.

J'étais une pommée, fauchée venue de sa cambrousse, d'une famille plus que modeste a leurs yeux, moi je ne ressentais pas la même chose, je n'ai jamais eu honte de mes origines, au contraire je me sentais plus courageuse et plus authentique que ces gens là.

Les jours de permissions, maman venait me chercher. Vêtue très simplement, d'un imperméable beige et une écharpe sur les épaules. Les élèves, ainsi

que les bonnes sœurs, la regardaient avec dédain et presque d'un dégoût pour sa tenue vestimentaire. La tristesse s'emparait de moi, j'avais mal pour elle. Je jurais alors, de lui offrir un jour les plus beaux vêtements. Je lui prenais la main et la tirée vers la sortie pour qu'elle ne s'aperçoive de rien.

Tout se bousculait dans ma tête, je jurais de me venger d'une façon ou d'une autre.

J'étais petite mais tellement grande.

C'est alors que je me fis des promesses. Je deviendrais quelqu'un, on me respectera, je rattraperais le temps perdu de cette existence tragique et malheureuse de ces moments là.

Après ces années noires, je revenais à la maison, sachant que la pauvreté régnait dans notre foyer.

A cette époque, maman avait trouvé une maison de fortune, une pièce en haut, et une en bas. Nous dormions tous dans la même chambre, mais qu'est-ce que s'était bon de les retrouver tous.

Nous avions pour chauffage un feu à charbon qui servait de cuisinière et sèche linge. A mon grand étonnement j'étais très heureuse comme ça.

Nous y resterons un an, voir deux mais le temps passe très vite. Maman était devenue une force de la nature, enfin c'est ce que je croyais, toujours l'esprit maternel, nous ne manquions de rien. Malgré mon jeune âge, le désir de m'investir dans quelque chose se prononça assez rapidement.

Avec une aide de la mairie, je pus continuer mes leçons de piano que j'avais commencées à la pension le besoin d'exprimer mes émotions par la musique.

L'école ne m'intéressait pas trop, je prenais un immense plaisir à évoluer dans autre chose.

Une vieille voisine avait un piano et m'avait autorisée d'y aller afin d'apprendre mes gammes. Constatant mon acharnement et mon amour pour la musique m'en fit cadeau contre la promesse de continuer longtemps. Ce ne fut pas très compliqué, s'était un très vieux machin mais le plus beau à mes yeux, un cadeau d'une valeur inestimable et remplaçait aisément les feuilles collées sur le table de cuisine, je mettais amusée à dessiner des touches de piano afin d'apprendre mes gammes.

Maman et moi étions émerveillées, il ne restait plus qu'à...

De mois en mois, de cours en cours, je devins une pianiste virtuose.

Notre vie paraissait moins triste, je ramenaï une petite pointe de gaîté dans notre maison, et aussi dans le regard de maman.

J'avais ma toute première revanche.

Après avoir été acceptée au conservatoire, j'eus l'honneur d'être invitée au grand concours afin d'interpréter une polonaise de Chopin dans la salle somptueuse de la mairie, réservée à cet usage. J'étais quelqu'un d'important. Pour cette occasion, maman me fit une robe blanche toute brodée, entièrement faite de ces mains. Il fallait absolument que je fasse et donne le meilleur de moi-même dans cette discipline. A ma plus grande joie, je décrochai le premier prix avec mention. Vous n'imaginez pas le bonheur et la fierté qui s'empara de ma personne. J'avais réussi. Les yeux de maman étaient remplis de larmes et

d'émotion. J'avais gagné mon pari. Et dans ma tête ça n'était que le début de ma revanche.

Entre temps, le déménagement pour une plus grande maison se fit. Une maison humainement vivable.

Mon plus grand frère était revenu, il travaillait et ramenait de l'argent, donc plus évident pour les fins de mois difficiles.

Nous ne roulions pas sur l'or mais on s'en sortait.

Déjà dans ma quinzième année, plus que jamais ambitieuse et volontaire mais toujours seule à me battre contre tous. Il se dégageait en moi une adolescente toujours souriante pleine de ressources, volontaire mais consciente que la vie ne faisait pas de cadeau.

J'ai l'impression que lorsque vous démarrez une existence clopin clopan il est plus difficile d'y arriver. Heureusement pour moi je rejetais les événements négatifs, je faisais en sorte de gagner sur tous les plans.

J'avais un côté exhibitionniste, je n'avais pas encore dit mon dernier mot en ce qui concerne la musique.

Sans délaisser le piano, je me mis à gratter de la guitare, à composer des chansons. Il est si facile d'écrire ses peines et ses joies lorsque depuis des années on vous demande de vous taire. Il est vrai que tout était mélancolie et tristesse dans mes écritures, mais chacun son style.

A cet âge, j'étais persuadée de faire carrière. Il était facile de trouver des endroits où chanter. De café en théâtre, de lieux publics, je fis mon petit